

Histoire du judaïsme à l'époque hellénistique et romaine
La Bible des Septante

Cécile Dogniez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/807>

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 135-138

ISBN : 978-2-909036-37-3

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Cécile Dogniez, « La Bible des Septante », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 117 | 2010, mis en ligne le 27 janvier 2011, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/asr/807>

La Bible des Septante

Lecture de textes prophétiques : études linguistiques et histoire du texte (Habacuc 3, 1-9)

En 2007-2008 nous avons étudié deux textes du livre grec d'Habacuc : Ha 1, 6-11 qui constitue une première réponse de Dieu à la plainte du prophète, annonçant la venue de l'envahisseur, les Chaldéens, avec une description très poétique de cet ennemi, et Ha 2, 1-5, la deuxième réponse divine annonçant une vision avec le triomphe du juste et la perte du méchant. La troisième partie du livre d'Habacuc (chap. 3) étudiée en 2008-2009 comprend la prière d'Habacuc : c'est un poème qui décrit la manifestation triomphante de Dieu, un psaume de 19 versets qui clôt l'ensemble du livre d'Habacuc. Souvent considéré comme un ajout inséré tardivement comme finale au livret d'Habacuc, ce chapitre 3 fait partie intégrante de tout le livre dans sa version grecque. Il en va de même dans le manuscrit grec 8HēvXIIgr du Naḥal Ḥever qui date de la fin du 1^{er} siècle avant notre ère ainsi que dans le rouleau hébreu de Murabba'at (Mur XII). En revanche Ha 3 ne semble pas être connu à Qumrân puisque le Peshet d'Habacuc ne commente que les deux premiers chapitres du livre prophétique. On sait également que la prière d'Habacuc circulait de façon isolée, indépendamment du livre d'Habacuc, probablement en raison de son usage fréquent dans la liturgie, puisqu'on la trouve comme ode ajoutée au Psautier et présente seule dans six manuscrits médiévaux, dont le codex de la Vaticane, appelé Barberini gr. 549, du IX^e-X^e siècle, d'où le nom de version Barberini donné à ce chapitre 3 d'Habacuc. Nous avons en effet rappelé que dans les Bibles chrétiennes, après les Psaumes, on trouve une collection d'odes, en latin *cantica*, qui appartiennent à la fois à l'Ancien Testament et au Nouveau Testament. Cette innovation chrétienne remonte sans doute aux IV^e-V^e siècles de notre ère. Ces odes sont au nombre de quatorze environ, dont neuf sont présentes dans l'AT et cinq absentes de l'AT, et d'origine diverse. En voici la liste : (1) le cantique de Moïse d'Ex 15, 1-9 ; (2) le cantique de Moïse de Dt 32, 1-43 ; (3) le cantique d'Anne, 1 R 2, 1-10 ; (4) le cantique d'Habacuc, Ha 3, 1-19 ; (5) le cantique d'Isaïe, Is 26, 9-20 ; (6) le cantique de Jonas, Jon 2, 3-10 ; (7) le cantique d'Azarias, Dan 3, 26-45 ; (8) le cantique des trois jeunes gens, Dan 3, 52-88 ; (9) Magnificat et Benedictus, Luc 1, 46-55, 68-79 ; (10) le cantique d'Isaïe, Is 5, 1-9 (absent de

l'Alexandrinus) ; (11) le cantique d'Ezéchias, Is 38, 10-20 ; (12) la prière de Manassé ; (13) *Nunc dimittis* ou prière de Syméon, Luc 2, 29-32 ; (14) Hymne du matin. Ces cantiques regroupés en collection pour l'usage liturgique sont présents dans certains manuscrits onciaux (l'Alexandrinus, le codex R nommé Veroniensis, et le codex T, nommé Turicensis ; le Vaticanus et le Sinaïticus ne les ont pas) et dans une grande partie des manuscrits en minuscules des Psaumes. Selon les manuscrits, le nombre et l'ordre des cantiques diffèrent ; le plus souvent, par exemple, la prière d'Habacuc précède la prière de Jonas, ce qui ne correspond pas à l'ordre des livres des Petits Prophètes. Mais dès le VI^e siècle, l'usage aboutit à la formation de deux séries, l'une, plus ancienne, de quatorze odes, l'autre, plus courte, hiérosolomytaine, de neuf odes qui supplanta la première et s'imposa comme la norme de l'orthodoxie.

Quant à la version Barberini du chapitre 3 d'Habacuc, nous avons rappelé les conclusions auxquelles est parvenu le chercheur espagnol N. Fernández Marcos (« El Texto Barberini de Habacuc III reconsiderato », *Sefarad* 36, 1976, p. 3-36) qui, après de nombreux savants qui se sont intéressés à cette version sans parvenir à établir des données certaines, a essayé de voir s'il fallait maintenir l'anonymat de cette version ou, au contraire, si l'on pouvait la rapprocher soit de certaines formes textuelles connues de la Septante soit des autres versions grecques de la Bible. Nous avons résumé ainsi les constats qu'il a pu faire : (1) Le texte Barberini est une traduction distincte de la LXX, écrite en un grec de bonne qualité. Cette traduction libre, paraphrasante et comportant de nombreux doublets garde peut-être des vestiges d'un texte hébreu non massorétique. (2) La version Barberini n'est pas une traduction d'un Targum araméen. (3) La version Barberini ne s'inscrit pas dans la tradition d'Aquila ni dans celle de ses prédécesseurs. (4) La version Barberini appartient à la même école de traduction que celle de Symmaque. (5) Le lieu d'origine de cette version ne serait pas l'Égypte, mais plutôt l'Asie mineure, en particulier en raison des relations découvertes entre la version Barberini et la recension lucianique. (6) Quant à la date, il faut plutôt situer le *terminus ad quem* vers la fin du I^{er} siècle de notre ère. En bref, cette version est une traduction autonome et non une simple révision. Ce n'est pas une version ancienne de la prière d'Habacuc, mais une traduction récente.

Tout au long de l'année, dans l'étude des versets 1 à 9 du chapitre 3 du livre d'Habacuc, verset par verset, nous avons sans cesse comparé l'état textuel de la LXX avec celui, d'une très grande difficulté, de la Bible hébraïque mais aussi avec celui de la version Barberini et nous avons tenté de montrer à la fois la fidélité de la version grecque à son substrat hébraïque mais également sa grande originalité.

Nous avons d'abord comparé le titre grec du chapitre 3 dans la Septante, « Prière d'Habacuc le prophète avec chant », avec celui que l'on trouve dans le TM (« Prière d'Habacuc le prophète sur le mode des plaintes »), dans l'Ode 4 (selon Rahlfs) ajoutée au Psautier (« Prière d'Habacuc ») et dans la version Barberini de cette prière (« Prière d'Habacuc avec chant »). Outre un bref arrêt sur l'équivalence majoritaire dans la Septante entre le néologisme grec

proseukhè et l'hébreu *tepillâh* qui n'apparaît pas dans la Bible hébraïque avant 2 Sam 7, 27, nous nous sommes attardés sur la traduction grecque *meta ôidès*, « avec chant », de l'hébreu '*al shigyônôt* dont le sens est mal connu et n'apparaît ailleurs au singulier que dans le titre du Ps 7 où il est traduit par *psalmos*.

Signalons ici les versets qui ont le plus retenu notre attention :

Dès l'invocation du verset 2, nous avons pu constater que le TM compte cinq stiques, mais la LXX et la version Barberini six stiques. Par ailleurs, le grec découpe le texte hébreu différemment du TM, lit autre chose que ce qu'on lit dans le TM et le verset est riche en doublets, ce qui ne se reproduit plus ailleurs. La divergence majeure dans ce verset entre le grec et l'hébreu se situe au stique c : là où le TM a « au milieu des années, fais-les (tes œuvres) vivre », la LXX lit « au milieu de deux vivants, tu seras connu ». On s'est demandé si, ici, il s'agissait d'une faute de lecture, donc d'une erreur involontaire, d'une faute du copiste ou, encore, d'un choix délibéré ? Quoi qu'il en soit, l'expression énigmatique « au milieu de deux vivants » ou, selon une autre graphie en grec, « entre les deux vies » a été comprise de différentes manières. Selon une exégèse juive, le traducteur grec a pu penser aux deux anges de l'arche d'Alliance, les deux chérubins du propitiatoire (cf. Ex 25, 18 ; Nb 7, 89). Dans la tradition patristique, les interprétations sont également diverses : pour Origène, il s'agit de Dieu qui se fait connaître entre le Fils et l'Esprit ; pour Théodore de Mopsueste, qui fait plutôt une lecture historique du livre d'Habacuc, l'expression signifie que Dieu se manifestera entre deux vivants, c'est-à-dire entre les Judéens et les Babyloniens. On retrouve cette même interprétation chez Théodoret de Cyr. Hésychius de Jérusalem, quant à lui, identifie les deux vivants aux deux larrons entre lesquels le Christ fut mis en croix. Au Moyen Âge, dans la piété populaire, « les deux vivants » sont deux animaux, l'âne et le bœuf entre lesquels est né Jésus. À ce propos, nous avons rappelé que le bœuf et l'âne dans l'histoire de la Nativité ne figurent dans aucun évangile canonique mais proviendraient de l'évangile du Pseudo-Matthieu qui associe un texte d'Is 1, 3 mentionnant ces deux animaux et Ha 3, 2. Sur une stèle du IV^e siècle du musée byzantin d'Athènes, on a, semble-t-il, la plus ancienne représentation iconographique de ce motif : l'Enfant Jésus se trouve entre deux arbres, avec l'âne et le bœuf.

Au verset 3 – le début de l'hymne théophanique décrivant la marche de Dieu – nous nous sommes arrêtés sur le néologisme grec *diapsalma* traduisant l'hébreu *sèlâh* dont le sens inexpliqué fait plutôt penser à un mot technique indiquant une pause entre deux passages, accompagnée d'une modulation spéciale, peut-être une élévation de la voix. Le mot *diapsalma* apparaît plus de soixante-dix fois dans les Psaumes, mais ailleurs uniquement en Ha 3, 3.0.13.

Au verset 4, à propos des « cornes » de Dieu, nous avons évoqué Ex 34, 29, le verset qui a sans doute le plus influencé l'histoire de l'art puisqu'il est à l'origine de la représentation de Moïse avec des cornes. Outre la présence de ce motif dans tout le Proche Orient ancien comme symbole du pouvoir, de la force, nous avons relevé les emplois métaphoriques de ce mot dans la Bible, essentiellement dans les hymnes, les oracles prophétiques et les visions apocalyptiques, dans

des textes appartenant donc à un genre de littérature bien spécifique (2 Sam 22, 3 ; Ps 18, 2 ; Ps 133(132), 17 ; Jer 48 (31), 25 ; Ez 34, 21 ; Dan 7 et 8).

Le verset 5, en grec et en hébreu, constitue l'une des plus grandes difficultés du texte d'Habacuc : au lieu de *dèbèr*, la Peste qui précède Eloha dans sa marche, le grec donne *logos*, « la parole », par suite d'une vocalisation différente de l'hébreu (*dâbâr*). Et au lieu de la Fièvre personnifiée (*rèshèp*), le grec crée une image avec les sandales que l'on a souvent rapprochée des sandales ailées de Persée dans la mythologie grecque dont devait être féru le lecteur grec de la Septante. À propos de l'hébreu *rèshèph* que l'on suppose dans le texte de Sir 43, 18 retrouvé dans la géniza du Caire et rendu en grec par *peteina*, « oiseaux », et comparé aux différentes traductions de ce mot dans les versions grecques de la Bible (Job 5, 7 ; Dt 32, 24 ; Ct 8, 6), on a pu constater que l'interprétation ornithologique de ce mot était constante, sauf dans les Psaumes. Nous avons donc fait l'hypothèse qu'en Ha 3, 5 le traducteur grec devait être tributaire d'une tradition exégétique juive voyant dans l'hébreu *rèshèp* un être ailé.

Au verset 6, concernant la traduction de la version Barberini « il a mesuré la terre », très proche du TM contrairement à la LXX, nous avons évoqué le sens négatif de destruction de cette image de la mesure, en nous référant, comme le fait Origène, à Lam 2, 8 et à Za 1, 16. Nous avons remarqué dans ce verset les nombreux doublets.

Au verset 7, la principale difficulté réside dans le découpage du texte. Les éditeurs du texte grec, Rahlfs et Ziegler, diffèrent d'ailleurs sur ce point.

Au verset 8, le Seigneur dépeint en cavalier évoque l'image de Dieu qui chevauche les nuages et les cieus en Dt 33, 26 et en Ps 68, 5.34.

Nous avons terminé le cours avec le verset 9, un lieu particulièrement difficile et obscur. La version grecque trouvée à Naḥal Hever dont nous possédons, à partir du verset 9, des fragments assez longs de ce chapitre 3 (nous n'avons rien pour le début du cantique) donne *exèg-*, qui correspond au verbe *exègerthè* de la version Barberini, de même sens que le verbe hébreu pouvant signifier au niphâl « être réveillé », là où la LXX donne une traduction selon le contexte « tu tendras l'arc ». L'autre difficulté de ce verset porte sur le mot du TM *shebu'ôt*, « serments » ; selon Rahlfs, le grec donnerait *epi ta skèptra*, selon Ziegler *hepta skèptra*, « sept sceptres », qui résulterait d'une autre lecture avec le mot hébreu *shèba'*, « sept ». H. St. J. Thackeray, en 1911, a proposé de lire *shâbu'ôt*, « semaines » ; en réalité, on aurait ici une glose passée dans le texte indiquant que ce passage d'Habacuc 3 constitue une lecture festive pour la Pentecôte. On sait en effet, sans pouvoir donner une date précise – probablement avant 70 de notre ère – que ce chant biblique d'Habacuc 3 était lu comme *haphtarah* dans la diaspora, pour le deuxième jour de la fête des Semaines, après la lecture de la Torah, du passage de Dt 16, 9 où il est question du décompte de « sept semaines » après la Pâque.